

CHERCHER QUERELLE :

l'Enquête sur l'évolution littéraire en procès

RELIEF 9 (2), 2015 – ISSN: 1873-5045. P 37-50

<http://www.revue-relief.org>

DOI: <http://doi.org/10.18352/relief.915>

Uopen Journals

The author keeps the copyright of this article

This article is published under a CC-by license

La critique a souvent relevé – mais sans toujours s’y attarder – la part batailleuse de *l'Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret, publiée en 1891 dans *L'Écho de Paris* puis en volume chez Charpentier. Dans le sillage de plusieurs travaux récents qui éclairent les contraintes matérielles, pragmatiques voire poétiques des deux genres journalistiques de l'enquête et de l'interview d'écrivain, cet article étudie comment le texte de Huret vectorise ou attise les querelles interpersonnelles, puis comment, dans sa réception ou dans le décentrage du journal vers le livre, le projet même de Huret prête à controverse, mettant en cause un système médiatique qui modifie le sens de l'action littéraire.

« Si nous causions littérature ? / Et d'ailleurs, les querelles littéraires ne sont pas les moins vives et les moins passionnées. » D'emblée, grâce à un connecteur un rien déstabilisant, l'entame enjouée de *l'Enquête sur l'évolution littéraire* de Jules Huret, dans *L'Écho de Paris* du 3 mars 1891, pose une équivalence racoleuse entre la littérature et sa vision dégradée en champ de bataille. Elle anticipe la mise en scène médiatique de ces « gladiateurs de la république des lettres¹ » dont le journal, puis un recueil édité chez Charpentier dans la foulée, se feront les porte-voix. Comme de juste, la critique a souvent relevé la part querelleuse de ce témoignage privilégié de la vie littéraire fin de siècle. Dans *Je est un autre*, Philippe Lejeune en dégagait ainsi les enjeux éristiques avec perspicacité et concision : « [Jules Huret], écrivait-il, arriva à combiner les trois genres de l'enquête, du portrait, et de la polémique [...]. Surtout, il fut l'un des premiers à créer l'événement par l'interview, et non à interviewer autour d'un événement, et à montrer la puissance du journal qui pouvait à lui tout seul engendrer une nouvelle bataille d'*Hernani* » (1980 : 107).

Tout en inscrivant la présente réflexion dans le sillage de travaux récents consacrés aux genres de l'enquête littéraire et de l'interview d'écrivain², on se propose d'y prolonger les intuitions de Lejeune en étudiant comment le texte paradigmatique de Huret focalise, modalise et vectorise les controverses, puis comment sa propre mise en cause traduit, au seuil du XX^e siècle, la crise d'une certaine idée de la querelle, et partant d'une certaine idée de l'action littéraire.

Une Enquête vectrice de controverses

En confrontant soixante-quatre auteurs selon une double variable générationnelle et esthétique³, *l'Enquête sur l'évolution littéraire* s'inscrit immanquablement au carrefour d'un salmigondis de querelles esthétiques et de ressentiments personnels, dont ne rendent compte ni la seule actualité choisie comme prétexte (deux nouveautés de Barrès et de Moréas⁴), ni les quelques pamphlets élus par l'histoire littéraire : au-delà du *Manifeste sur le symbolisme* (1886) ou du *Manifeste des Cinq* (1887), il faut en effet garder à l'esprit une économie discursive touffue, une « logomachie » (Moréas 1889 : 25) éparse structurée dans le temps par la dynamique dialogique des inimitiés ou des camaraderies, et dans l'espace par la multiplicité des voix et des supports : articles virulents, lettres ouvertes, préfaces vindicatives, recueils synthétiques tel *Les Premières Armes du symbolisme* paru en 1889, sans oublier divers *events*, à l'image du banquet en l'honneur de Moréas le 2 février 1891 (Cabanès 2007).

Par son dispositif, *l'Enquête* de Jules Huret se positionne de façon ambivalente par rapport à ces multiples manifestations. D'un côté, elle procure une photographie, à un moment donné, des forces en présence ; de l'autre, en reproduisant la parole des acteurs sur plusieurs mois, elle leur offre une caisse de résonance et en prolonge la logique. Comme le relève Marie Carbonnel (2006 : 272), « les fréquents commentaires, par les derniers interrogés, d'opinions exprimées auparavant, la reprise de thèmes ou de formulations déjà usités, la transformation de certaines réponses en plaidoyers, manifestes ou ripostes de certains écrivains à leurs adversaires reproduisent à l'intérieur même de l'enquête le phénomène de circulation et d'amplification de l'information propre à l'ère médiatique ». *L'Enquête* incarne à la fois, et indissociablement, la controverse dans sa structure agonistique et sa réalisation à travers le médium journalistique dont elle constitue une mise en abyme, « puisqu'elle mime sa structure polyphonique avec cette série de textes brefs signés – soit témoignages oraux, soit lettres » (Thérenty 2006 : 191).

Ainsi *l'Enquête* véhicule-t-elle comme une grammaire générative de la controverse. Nœud centripète de multiples différends antérieurs, elle suscite à

son tour la querelle, que celle-ci soit exogène, lorsque d'autres enquêtes viennent s'y enter à l'image de celle sur le « roman romanesque⁵ », ou endogène comme dans l'incident fâcheux, et bien connu, opposant Leconte de Lisle et Anatole France. Rappelons les faits : alors qu'un ancien passif – une brouille de bibliothécaires et des articles venimeux du second à l'endroit du premier – grevait déjà les relations des deux hommes (Blancquart 1962 : 101-108, 118-121, 155 ; Carrère 2009 : 481 et 502), l'interview du Parnassien radicalise leur dispute. Celui-ci reproche à son cadet de l'avoir, autrefois, « odieusement offensé » et critique son « caractère » ; il lui reproche aussi d'avoir « inventé le *symbolisme*, sans y croire, dans l'espoir de [lui] jouer un mauvais tour » (Huret 1999 : 285). France réagit à ces propos dans une lettre ouverte à Huret où il dénonce une confusion possible, pour le lecteur profane, entre « vie privée » et « littérature » (416) : un prétexte plutôt fallacieux, eu égard au contexte public de l'échange et à l'ambiguïté caractéristique de *l'Enquête*, qui pousse Leconte de Lisle à provoquer France en duel. Coup de bluff ou échauffement réel ? Menace tactique ou vocation à une mort héroïque, comme le suggère son biographe (Carrère 2009 : 541) ? Toujours est-il qu'il réunit ses témoins (Carrère 2009 : 594). En vain, car Anatole France, qu'une passe d'armes avec un septuagénaire ne pourrait que ridiculiser aux yeux de l'opinion, quelle qu'en soit l'issue, a la sagesse de décliner l'invitation en ironisant sur l'âge avancé de son adversaire : « Faut-il donc que je lui apprenne qu'il est une de ces gloires auxquelles on ne touche pas ? » (Huret 1999 : 417) Peu importe, en définitive, que la provocation en duel n'ait pas été honorée, car la joute, essentiellement verbale, se joue ailleurs. Embrayée par le journal, elle est destinée à y rester. France a tenu à « relever publiquement » (416) l'antagonisme en adressant sa doléance à la rédaction, prise à témoin, et non à son confrère directement. Cette affaire au parfum de soufre paraît en une de *L'Écho de Paris* du 3 mai 1891, où les documents en sont produits et où Huret ne se prive pas de créer un suspense feuilletonesque. Elle est ensuite reprise en appendice du volume, parmi d'autres amendements épistolaires sollicités par Huret qui renforcent encore le caractère dynamique et performatif de la collection d'interviews.

Cet exemple spectaculaire montre que *l'Enquête* est un document *sur* et *de* la bataille littéraire, qu'elle constitue un événement « à double détente », décrivant une situation historiquement attestée *et* créant par elle-même l'actualité (Vérilhac 2008 : 257). À lui seul, le titre met en tension ces deux pôles descriptif et agonistique. Véritable feuilleté discursif, le marqueur générique *enquête* renvoie ainsi, idéalement, à une méthode philosophique et empirique (on pense notamment à *l'Enquête sur l'entendement humain* de

Hume) ainsi qu'à une pratique administrative et scientifique réinvestie par le journalisme, mais aussi à un imaginaire critique propre au XIX^e siècle, un « paradigme inquisitorial » (Peannanech 2010 : 65) qui s'épanouit dans une culture de masse fascinée par les procès et les intrigues policières (Kalifa 2010). Faut-il rappeler, à ce propos, que Huret avait d'abord été chroniqueur judiciaire ? Rien d'étonnant, dès lors, à ce que plusieurs prévenus de son *Enquête* activent l'isotopie du tribunal. Maurice Bouchor livre sa réflexion sur « les choses en litige » (Huret 1999 : 356), Edmond Picard assimile les interviews à des « procès-verbaux » (370) et Jean Ajalbert se voit, non sans humour, témoigner devant la barre : « C'est à mon tour de déposer ? Bon, je jure de dire la vérité » (274).

L'idée d'une « évolution littéraire », probablement empruntée à Brunetière⁶, configure quant à elle un horizon d'attente darwiniste qui concilie la neutralité supposée du « reportage expérimental » (40) et la séduction naturelle du *struggle for life*. Il ne s'agit pas ici que d'une simple métaphore, mais d'une structure profonde de l'*Enquête*. Pour un seul Charles Vignier qui récuse « ces rabâcheurs d'évolutionnisme » (133), le texte compte en effet beaucoup d'autres évoquant la « lutte pour la vie » (79, citation de Paul Hervieu) ou reconnaissant, à tout le moins, le mécanisme de la « réaction⁷ ». L'intérêt de ce modèle naturaliste réside dans le fait qu'il déplace l'antagonisme : la bataille esthétique censée se jouer au niveau des idées dans l'*Enquête* s'efface au profit de la confrontation interpersonnelle, comme le montre, dans le conflit France-Leconte de Lisle que l'on vient d'évoquer, l'ambivalence entre charge littéraire et atteinte individuelle.

Il en découle une fragilisation de la notion même d'école qui charpentait de façon trop schématique le débat. Moréas ne la récuse pas, mais n'y voit qu'une « convergence d'individualités » (115) ; Gustave Kahn à l'inverse décèle l'unité du symbolisme « non de par l'accord de ses représentants divers, mais de par leur lutte » (382). Pour d'autres, ce *système de dispersion* (Foucault 1969 : 53) dissout tout bonnement la notion : « Non, à vrai dire, il n'y a pas d'École, il n'y a que des individus », affirme Gustave Geffroy (245), relayé par Gustave Guiches : « Cette idée d'école tend à disparaître. Les groupes, en effet, ne cessant de se multiplier, un jour viendra sans doute où chaque écrivain formera son groupe à lui tout seul » (261).

Or, suscitée par la perspective d'un coup d'éclat journalistique, cette atomisation du champ littéraire correspond parfaitement au projet de Huret. D'une part, il sait pertinemment qu'une schématisation des fronts telle qu'il la propose sera dénoncée comme une simplification « arbitraire » de « la presse » (275, citation d'Ajalbert) ; d'autre part, sans attendre les distinctions oiseuses

du panel, il déroge lui-même à sa classification quaternaire par l'ajout des « Mages », des « Néo-réalistes » dans sa table des matières ; enfin et surtout, il se plaît à aiguillonner les dissentiments, comme le soulignera Mirbeau dans un compte rendu grandiloquent : « Avec une adresse qui sait s'effacer, au moyen d'interrogations insidieuses et polies qui n'ont l'air de rien, [...] il force les confidences, extirpe les bas aveux, il apprivoise les inoubliables rancunes » (Mirbeau 1891)⁸. Un exemple parmi cent : dans les deux interviews successives de Verlaine et Moréas (112, 119), Huret cherche à monter les poètes l'un contre l'autre, avant d'opposer Moréas et Régnier (121 et 131). Au final, les partisans d'une même école ne manqueront pas de « s'entre-dévorer » (275, citation d'Ajalbert).

On reconnaît ici la part de manipulation que revêt l'enquête. Certes, à la différence de plusieurs de ses confrères, Huret s'impose une certaine fidélité dans les discours rapportés. Il reçoit peu de réclamations, alors même qu'il a invité ses interviewés à amender leurs propos dans des lettres publiées en appendice du volume⁹. En revanche, il maîtrise la sélection des propos ainsi que l'enchaînement des interviews. Par conséquent, comme le relève Marie-Ève Thérénty (2006 : 189), « l'enquête littéraire produit un système argumentatif construit où les paroles des écrivains sont agencées pour produire un sens global ». Cette signification se trouve en l'occurrence exprimée, programmatiquement, dès le seuil de *l'Enquête* dans *L'Écho de Paris* : « À côté de l'actualité, j'ai eu le souci de voir où était la vie » (Huret 1891). Pour le journal, il a besoin en effet de dramatiser et donc d'incarner la vie littéraire par des personnages hauts en couleurs – à tout le moins cette vertu sera-t-elle concédée à *l'Enquête* par Mirbeau (qui sait de quoi il parle puisqu'il y a pris part) :

M. Jules Huret oblige chacun à se révéler tout entier, à montrer ce qu'il y a en lui, sous le maquillage des faux sentiments et des grandes idées, de grotesque, de ridicule, de grimaçant. [...] C'est délicieusement fait, sans lourdeur, avec une légèreté, une sûreté de main qui étonne et ravit.

Il s'est trouvé que le petit reporter, qu'on attendait, pareil aux autres, un petit reporter avec lequel il n'y avait pas à se gêner, il s'est trouvé que ce petit reporter était un observateur aigu, dangereux et fidèle, et qu'il était aussi le plus habile homme du monde à faire jouer tous les ressorts de la vanité, chez ces marionnettes, à mettre en branle leurs orgueils sans défiance. (Mirbeau 1891)

Le portrait que Huret fait des interviewés joue un rôle dans cette mise en scène de la bataille : Mirbeau est présenté comme un « polémiste extraordinairement vigoureux » (Huret 1999 : 222) et Mendès est reconnu pour sa « combativité littéraire [...] à toutes les périodes de sa vie » (287). Couplés à

des injures soigneusement citées, de telles qualifications construisent perlocutoirement l'image de bretteurs invétérés. La controverse d'idée n'est en définitive qu'un prétexte convenu pour « [s]e ménager le régal d'une antithèse », comme le dit Huret, et pour accentuer la « jouissance d'esprit » que procure « le perpétuel contraste entre les différentes figures » (128). « Dans ce cas précis, conclut Estelle Mouton, l'enquête est passée de la quête de savoir au divertissement » (Mouton, s. d.).

Une Enquête controversée

Le spectacle de ces écrivains qui se cherchent noise n'a pas manqué de susciter en tant que tel le débat, au point d'éclipser la querelle initiale entre écoles et d'en déplacer en partie l'enjeu sur l'*Enquête* elle-même, en tant que modèle archétypique de bien d'autres enquêtes littéraires dont le contenu souvent terre-à-terre déçoit les attentes les plus élevées (Triaire 2006). À ce titre, analyse Jean-Marie Seillan (2006 : 223), « l'année 1891 est celle d'une révolution médiologique douce. Ce que l'enquête met à nu, et elle seule pouvait le faire avec cette franche brutalité, c'est la concurrence faite par la presse nouvelle à la littérature à l'ancienne ».

Les premières traces de cette controverse au second degré se trouvent au cœur de l'*Enquête* elle-même, dans la mesure où son dispositif polyphonique et étalé dans le temps génère sa propre réception au fil de son avancement et attise les métadiscours qui y sont directement intégrés. « J'ai lu cette curieuse série d'interviews ! sourit Ajalbert. Cela m'a fait penser aux combats de coqs. Ah ! tous ces paons, qui s'arrachaient les plumes en faisant la roue » (Huret 1999 : 275). « Pour le moment, renchérit Richepin, votre enquête ne m'a pas appris grand'chose. Elle m'a seulement évoqué le tableau d'un marécage pestilent, aux eaux de fiel, où se dressent quelques taureaux et où ruminent quelques bœufs, tandis qu'entre leurs pieds s'enflent des tas de grenouilles coassant à tue-tête : 'Moi, moi, moi !' » (353). Un tel bestiaire traduit le mépris de Richepin commentateur, mais en donnant écho aux noms d'oiseaux que se sont lancés les auteurs incriminés, cette litanie zoologique actualise l'invective. Elle entraîne l'acrimonieux, à son corps défendant, et l'englobe dans sa propre dénonciation, ce qui montre la transitivité et la récursivité de toute prise de parole dans ce contexte énonciatif.

Ce qui est dès lors en cause, outre la déchéance des mœurs littéraires, c'est l'influence néfaste du journal, à la fois sur les interviewés et sur l'arbitre des élégances qu'est Huret. Henri Hennique refuse ainsi de répondre à l'*Enquête*, en prétextant ne pouvoir « [s]e résoudre à dauber les maîtres, à égratigner les écrivains de [s]a génération, à pourfendre [s]es jeunes

confrères » (219) et se justifie en se réclamant « *d'ailleurs* hostile à toute espèce d'interview » (220, je souligne). Ainsi exprimé, le lien de causalité problématise les contraintes du médium, et les auteurs qui, à l'instar de Maupassant, refuseraient « le moindre petit éreintement d'un camarade » seront décriés, non sans ironie, par les journalistes qui rendront compte de *l'Enquête*, comme étant « la plaie des pauvres reporters, qui ne font pas leurs frais avec eux¹⁰ ». Quant à ceux qui s'y plient, ils se verront également reprocher un certain opportunisme : dans un *addendum* épistolaire à *l'Enquête*, Paul Adam déplore que Zola ait employé, « pour conserver sa place dans l'admiration publique [...], les plus vulgaires procédés du reportage », soit la pointe directe et la flagornerie (409). Que la critique porte sur la presse en général, sur les écrivains qui s'y acoquinent pour leur publicité personnelle ou sur le journaliste qui les instrumentalise dans un « souci constant de prévoir ce que penseront du verdict la dame chez qui l'on dîne le samedi et le monsieur chez qui l'on cause le dimanche » (« Lettre de M. Paul Adam », 411), la reproduction *au sein même* de *l'Enquête* de ces propos critiques envers elle réalimente la controverse et montre comment « le système de la polémique médiatique s'auto-entretient » (Thérenty 2006 : 189-190).

Dans ce nouveau débat, Huret ne peut plus se poser en seul observateur : il en est *de facto* acteur, à la fois coupable – parce qu'il est *l'auteur* de *l'Enquête* – et victime – de la sauvagerie indomptable des écrivains ou de l'oppression du système médiatique à laquelle il est lui aussi soumis tout en y participant. À cet égard, le déplacement argumentatif opéré entre le préambule de *L'Écho de Paris* et l'avant-propos rétrospectif du recueil est significatif. Alors que naguère Huret ambitionnait de montrer la « vie » et de révéler au public les « coulisses des Lettres » (Huret 1891), le préfacier feint désormais la surprise et la déception face à cet étalement de ce qu'il appelle « la loi féroce de la concurrence vitale » (Huret 1999 : 51). Pour se dédouaner, il dialectalise avec humour les contraintes discursives liées au journal et le théâtre autonome de la mêlée littéraire, non sans tacler au passage le public :

[*L'Enquête*] offre, sous l'inquiète lorgnette de l'actualité et dans le champ clos d'un journal, le spectacle, pour la première fois, Mesdames et Messieurs, d'artistes présentés en liberté et mal embou...lés, qu'on se le dise afin que n'en ignore la foule dont la férocité se complaît en toutes les arènes. [...] je n'ai pu suivre toutes les péripéties de la lutte. C'est qu'on ne se battait pas dans l'arène, pour mon plaisir et le vôtre, on s'assommait jusque dans le toril, pour l'amour désintéressé des coups. [...] Quel étonnement, quand j'ai vu, au lieu de la lutte courtoise où je conviais les écoles, ces pugilats et ces estafilades d'assommeurs et de spadassins (Huret 1999 : 43).

Tout en s'accusant, il est vrai, de quelques défauts de méthode¹¹, Huret dénonce « l'insuffisance », voire la « partialité », imposées par « les exigences du journal » (42), présentant « l'informateur moderne » (Huret 1891) à la fois dans et hors le jeu médiatique.

Ces précautions rhétoriques traduisent certes le décentrement qu'a connu *l'Enquête* en passant du journal au livre et les contraintes de ce nouveau support sur la posture de l'énonciateur, mais elles produisent surtout un effet implicite d'antiparastase : c'est précisément *pour ces faiblesses* que le livre sera lu, donc critiqué, donc réussi selon la logique médiatique. La « défaite subie par moi » que reconnaît Huret, sa prétendue « déception d'un reporter haletant après l'actualité » (43) ne doit donc pas faire illusion : loin d'estomper la virulence qu'il dit regretter, Huret l'attise aux yeux de son lectorat en doublant l'architecture de son *Enquête* par écoles d'une répartition fantaisiste des écrivains selon leurs tempéraments respectifs, dans laquelle il repère entre autres les « acides et pointus » et les « boxeurs et savatiers » (49).

Ici internalisée dans les seuils de l'édition du texte, la dispute se propage également aux abords immédiats de *l'Enquête*, dans *L'Écho de Paris*, au fil d'un contre-discours péritextuel formé d'éditoriaux critiques ou de fictions parodiques. Le 23 mars 1891, Henry Bauer ironise sur l'égoïsme des écrivains et sur la vénalité de leurs propos (« Deux ou trois conclusions et quelque méchanceté sur les chapelles rivales. Tel fut le résumé de l'enquête, la voix suprême du renanisme, du scepticisme, du symbolisme et du *j'm'enfoutisme* »), donc indirectement sur la naïveté et l'inanité du projet mené dans le journal par « un de [ses] jeunes collaborateurs, plein de zèle et d'ardeur » ; le 4 avril, une saynète signée Graindorge, c'est-à-dire Alfred Capus, met en scène un poète mécontent d'avoir été oublié et faisant irruption à la rédaction de *L'Écho de Paris* ses notes à la main, signe de l'instrumentalisation de *l'Enquête* à des fins d'autopromotion ; et le 31 mai, dans le Supplément littéraire illustré, « Pierrot-reporter », invité à imiter Jules Huret, part interroger Georges Ohnet et se retrouve dans une maison close... On ne saurait mieux suggérer que *l'Enquête* a atteint les bas-fonds de la littérature¹².

Autoréflexif par essence, le journal s'incorpore à son avantage tous les anathèmes prononcés à son encontre. Immédiatement relayée dans la presse contemporaine, cette configuration de la querelle vidée de son objet mais dont les conditions d'énonciation sont elles-mêmes mises en cause empreindra aussi la réception ultérieure de *l'Enquête*, majoritairement négative. « [...] Beaucoup de médisances, beaucoup de réclames et fort peu d'idées », résume *La Nouvelle Revue*¹³ ; la *Bibliothèque universelle et Revue suisse* de Lausanne,

quant à elle, narrativise le dialogisme implicite des interviews à l'aide de verbes d'action : *riposter, rendre, exécuter, régler un compte*¹⁴. Au couchant du siècle, André Hallays recyclera même à propos de *l'Enquête* l'imagerie paradoxale du sauvage en parlant de « carnage » et de « mœurs de cannibales » (Hallays 1899 : 100). L'itérative dénonciation de cette décadence des lettres masque, semble-t-il, une forme de jubilation refoulée mais contagieuse de la part des observateurs. On déplore l'empire de la matrice journalistique sur la saine controverse, mais on en goûtera d'autant plus le caractère épiquement gaulois que celui-ci sera jugé crépusculaire.

En effet, l'enquête littéraire de Jules Huret est progressivement lue comme le chant du cygne d'une sociabilité littéraire certes instrumentalisée, ridiculisée et dévoyée, mais par là même déployée une dernière fois. « On sait, analyse Amédée Boyer en 1909 dans une nouvelle enquête intitulée *La Littérature et les arts contemporains*, quelle émotion soulevèrent dans le monde des lettres, et quelles querelles violentes, presque tragiques [...] suscitèrent ces consultations [...]. Cette enquête – pourquoi ne pas le reconnaître ? – fut surtout un échange de polémiques. On se battit, – et Dieu sait avec quelle violence ! – à coups de noms et nullement avec des idées. Elle clôtura, du reste, l'ère des batailles littéraires » (Boyer 1909 : 7-8). À première vue, Boyer s'inscrit dans le cortège des critiques ; mais, à y regarder de plus près, les décrochages discrets opérés par les incisives, le recours au pathos et l'usage d'un lexique de la tragédie aux connotations ambivalentes hâlent la critique d'une brume de nostalgie pour le temps jadis des « batailles littéraires », c'est-à-dire, en toile de fond, la mémoire d'*Hernani*.

Si l'aura mythique de cet événement emblématique a informé l'imaginaire de la querelle tout au long du XIX^e siècle¹⁵, *l'Enquête* présentait bel et bien les marques de son étiolement. Certes, Moréas s'y proclamait encore le héraut d'une « lutte analogue à celle entreprise par Victor Hugo et ses amis » (Huret 1999 : 121) en taclant les poètes « selon la vieille formule » qui seraient, « comme symbolistes, ce que Casimir Delavigne et Alexandre Soumet étaient comme romantiques le lendemain de la bataille d'*Hernani* » (115). Mais il répondait en cela à Verlaine, lequel professait la péremption du modèle romantique : « En 1830, on s'emballait et on partait à la bataille avec un seul drapeau où il y avait écrit *Hernani* ! Aujourd'hui, c'est des assauts de pieds plats qui ont chacun leur bannière où il y a écrit RECLAME ! » (110). Quant à Huret lui-même, il tentait, dans l'avant-propos de *L'Écho de Paris*, de s'aliéner l'héritage de 1830 en en déconstruisant la portée symbolique au profit d'un émiettement individualiste : « Je sais bien que les luttes de la période romantique ont pu démontrer que ce ne sont pas toujours ceux qui portent les

bannières les plus voyantes qui prennent le plus de part au combat. S'il est vrai qu'*Hernani* consacre, pour l'avenir, la victoire romantique, il ne faut pas oublier, en effet, qu'il y avait eu, auparavant, vingt autres batailles plus obscures » (Huret 1891).

Ces ajustements suggèrent bien tout ensemble la prégnance et la caducité de l'archétype romantique. Bien sûr, voir dans l'*Enquête* l'événement qui « clôtura l'ère des batailles littéraires », comme le fait Boyer, semble rétrospectivement absurde (1909, l'année où il publie son ouvrage, est aussi celle du *Manifeste du futurisme*!), mais ce constat pessimiste exprime un sentiment largement partagé à cette époque-là. En 1905, Remy de Gourmont s'interroge dans le *Mercure de France* sur la supposée désaffection du public pour les enquêtes littéraires. Il l'explique notamment par le manque, chez de jeunes auteurs prometteurs, d'un sens du « mouvement » et de la « révolution ». Un idéal perdu d'héroïsme, en somme, dont il a, désabusé ou sarcastique, une conception pour le moins dégradée :

[...] il faut bien reconnaître que ces talents isolés n'ont pas encore réussi à être un spectacle public. Et il faut être cela, d'abord, même un spectacle ridicule, si l'on veut compter plus tard. Je pense qu'ils sont trop raisonnables et qu'il leur a manqué l'aplomb de s'affubler, à l'heure voulue, du gilet rouge d'*Hernani*. Éloge du cabotinage ? Nullement, mais de l'audace et de la naïve extravagance. (Gourmont 1927 : 6-7)

La promotion *in fine* de cette valeur de « naïve extravagance » atteste que, peut-être par contraste avec des enquêtes ultérieures sans aucun enjeu, celle de Jules Huret se trouve tacitement valorisée. Car, aussi convenues et conformistes les insultes qu'elle enclot apparussent-elles dès sa parution, son outrance a permis aux écrivains de sauvegarder, par-delà leurs dissensions réelles ou jouées, un reliquat d'aristocratie de plume. La connivence gaillarde de leurs débats assure au champ littéraire une visibilité dans le discours social et même une forme paradoxale de distinction. À quelques années près, Paul Adam développe une analyse semblable dans son article « La morale des enquêtes », où il insiste sur la théâtralité nécessaire à une présence publique du littéraire :

Le jeu des acteurs suffit. Seul leur antagonisme attire. Autrefois le public s'est féru de littérature parce que les Romantiques et les Classiques se crossèrent, puis les Naturalistes et les autres. Quand il n'y a point querelle ardente, la foule française bâille et s'en va. Elle aime que les adversaires s'accusent, se calomnient, se vilipendent, s'évertuent pour se noircir. Hors du débat, rien ne nous intéresse, ni la cause efficiente, ni le résultat principal. (Adam 1909 : 97-98)

Or il faut bien reconnaître que, depuis sa fondation par Jules Huret, le modèle de l'enquête littéraire a dérivé vers le pur divertissement, avec des sujets de dispute plus insignifiants les uns que les autres : le printemps (*L'Écho de Paris* dès le 24 mars 1891) ; le costume féminin à bicyclette (*Le Gaulois*, 1895) ; le lien entre les gens de lettres et les animaux (*La Revue indépendante*, 1895), jusqu'à des autocentrées interviews « sur l'interview » (Leyret 1893). Tout se passe, synthétise Alain Vaillant, « comme si la polémique, symbole de la liberté de la presse au temps de la monarchie censitaire, n'était plus, au temps de la culture de masse, qu'un instrument de manipulation ou de marketing pour les industries médiatiques » (Vaillant 2011 : 978). En définitive, les passes d'armes enregistrées par Huret ont pu être perçues *a posteriori*, en dépit des critiques légitimes qui leur ont été adressées, comme un baroud d'honneur de la caste des écrivains face à une globale et irrépressible évolution, non pas littéraire mais plus largement culturelle, à laquelle ils étaient déjà soumis et contre laquelle leurs maladroitesses et tout compte fait secondaires guerres de clocher avaient encore – mais pour combien de temps ? – une valeur conjuratoire.

Symptôme d'un équilibre précaire entre pain symbolique et cirque médiatique, témoin jacasseur d'un écart croissant entre écriture et journalisme, instantané d'un moment charnière de l'histoire de la presse et des représentations du fait littéraire, *l'Enquête sur l'évolution littéraire* relève à la fois de la controverse et de la parodie de controverse¹⁶, une dualité entropique intériorisée par les interviewés eux-mêmes qui ne sont pas dupes. Ainsi, après une tirade sérieuse, Barrès mesure-t-il l'incongruité de sa situation : « Mais à la fin, n'y tenant plus, il partit à rire », rapporte Huret (1999 : 72). Verlaine aussi « se mit à rire » (112), tout comme Huysmans (198), Mendès (296) et plusieurs autres expectorant à gorge déployée leur rire moderne¹⁷. Parmi eux, Mirbeau (225) qui, recensant peu après *l'Enquête* dans le même *Écho de Paris* qui l'avait publiée, perçoit avec acuité combien les écrivains enrôlés par ce « railleur terrible¹⁸ » de Huret ont été les dindons consentants d'une farce acidulée et (donc ?) « littéraire », dont il assume crânement l'ambiguïté constitutive (Mirbeau 1891) : « Le comique de ces choses est vraiment souverain et, s'il laisse, au fond, une impression de grande tristesse et de mystification suprême, il ne faut s'en prendre qu'à nous-mêmes, qui avons donné au public cette comédie, bien humaine celle-là, et bien littéraire, surtout, oh oui bien littéraire, la salope. »

Notes

1. Titre d'un ouvrage, portant sur une période antérieure, de Charles Nisard (1860).
2. Voir notamment Seillan (2002) ; Carbonnel (2004), ainsi que le collectif *L'Interview d'écrivain*, numéro de la revue *Lieux littéraires*, 9-10, 2004, comportant une section « Enquêtes sur l'enquête » dont les contributions sont citées en bibliographie. À titre de prolongement, on signalera également, pour la période contemporaine, l'« enquête au second degré » de Martens et Meurée (2014).
3. Dans son avant-propos (1999 : 43-45), Huret présente les quatre pôles de son enquête : les « Psychologues » (jeunes romanciers), les « Symbolistes-Décadents » (jeunes poètes), les « Naturalistes » (anciens romanciers) et les « Parnassiens » (anciens poètes), en ajoutant les « Indépendants ». Dans la réalité de l'enquête, ce schéma se dilue quelque peu avec l'adjonction des « Mages » et des « Néo-réalistes » (les trois « théoriciens et philosophes » interrogés en conclusion étant censés livrer un éclairage plus extérieur), et surtout avec les difficultés pratique du classement, sur lesquelles on reviendra.
4. *Le Jardin de Bérénice* de Maurice Barrès (Paris, Perrin, 1891) et *Le Pèlerin passionné* de Jean Moréas (Paris, Léon Vannier, 1891).
5. L'article de Marcel Prévost sur « Le roman romanesque moderne » (*Le Figaro*, 12 mai 1891, p. 1), auquel répond Alexandre Dumas fils le lendemain, commence par évoquer l'*Enquête* de Jules Huret, de même que l'*Enquête sur le roman romanesque* qu'entame *Le Gaulois* dès le 14 mai (« On parle beaucoup, en ce moment, de l'évolution littéraire en France »). Voir Seillan 2005 : 179 et 189. Dans *L'Enquête sur l'évolution littéraire*, Camille de Sainte-Croix avait déjà ouvert le feu en portraiturant Marcel Prévost en « jeune homme industriel qui économise son propre tabac en refumant les vieux bouts de cigarettes qu'a laissé traîner George Sand » (Huret 1999 : 74).
6. Dans la préface à son édition de *L'Enquête* (Huret 1999 : 19), Daniel Grojnowski mentionne le cours de Ferdinand Brunetière sur *L'Évolution des genres dans l'histoire de la littérature*, 1889.
7. En voici un échantillon (tous les numéros de page renvoient à Huret 1999) : « en art, comme en tout, il n'est qu'action et réaction » (Jules Lemaître, 60) ; « je crois à la réaction, dans tous les sens que ce mot comporte » (Édouard Rod, 65) ; « réaction nécessaire » (Gérard Encausse *alias* Papus, 96) ; « tout mouvement littéraire est une réaction contre le mouvement qui l'a précédé » (Edmond de Goncourt, 187). Voir aussi Mirbeau (225), Rosny (241) et Heredia (300).
8. Au contraire, Adrien Remacle confie à Jules Huret avoir projeté, en vain, une enquête où il aurait recherché le consensus. Il aurait « réuni tout le monde, tous ceux dont on parle aujourd'hui, espérant rencontrer et grouper une dizaine d'écrivains, au moins, qui eussent sur l'art des idées non pas identiques, mais associables ». Mais il n'en a « trouvé ni douze, ni six, ni... deux » (Huret 1999 : 141).
9. « Je complète (*puisque j'y suis gracieusement invité*) les conversations que nous eûmes en l'occurrence de votre Enquête. » (Lettre de Jean Moréas, 19 mai 1891, reprise dans Huret 1999 : 403, je souligne).
10. « Chronique parisienne », *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, Lausanne, 154, octobre 1891, p. 172.
11. « Si, au lieu d'informations recueillies au jour le jour, sous la pression et selon les hasards de l'actualité, j'avais voulu classer, en vue d'un livre de documentation rigoureuse, les forces littéraires de ce temps, j'aurais eu à choisir entre deux méthodes d'investigation : ou consulter les auteurs sans leur faire connaître l'opinion de leurs confrères, ou les consulter en

communiquant à chacun les résultats d'ensemble. Nul doute que la partie esthétique n'eût gagné au premier procédé, et que nous n'eussions de la sorte obtenu une confession libre et spontanée des préférences artistiques de nos écrivains. Nul doute encore que le second procédé ne nous eût valu une combativité raisonnée, montré toutes les ressources de la dialectique critique à travers la généralisation de la bataille... » (Huret 1999 : 41-42).

12. Voir Bauer 1891 ; Graindorge 1891 ; Darzens 1891. Ces épitextes ont été repérés et analysés par Marie-Ève Thérenty (2006 : 195-196). On y ajoute la recension par Octave Mirbeau de l'édition en volume de *l'Enquête* (Mirbeau 1891).

13. « Bulletin bibliographique », *La Nouvelle Revue*, t. 72, septembre-octobre 1891, p. 222.

14. « Chronique parisienne », art. cit., 1891, p. 171-172.

15. « La grande Bataille des classiques et des romantiques [...] garde [...] une telle *aura* qu'elle rend invisible celle qui lui a succédé [celle du réalisme] » (Diaz 2012 : § 48). Voir aussi Spiquel 2006 : 21-22.

16. Mais Hugo ne voyait-il pas déjà dans « la frivole querelle des romantiques et des classiques » la « parodie d'une importante discussion » (Préface des *Nouvelles Odes*) ?

17. « M. Coppée rit de son rire sonore » (310) ; « C'était pour rire » (Paul Alexis, 206) ; « Zola me dit drôlement, ce qui me fit rire » (194). Sur la portée du rire moderne, on renvoie notamment à Vaillant & Villeneuve 2013.

18. Le mot est de Jean Carrère (1904 : 554).

Ouvrages et articles cités

Paul Adam, « La Morale des enquêtes », *Revue hebdomadaire*, 3 juillet 1909, p. 91-104.

Henry Bauer, « La ville et le théâtre. Pontifes et chapelles littéraires », *L'Écho de Paris*, 23 mars 1891, p. 1.

Amédée Boyer, *La Littérature et les arts contemporains*, Paris, Albert Méricant, 1909.

Marie-Claire Blancquart, *Anatole France polémiste*, Paris, Nizet, 1962.

Christophe Carrère, *Leconte de Lisle, ou la passion du beau*, Paris, Fayard, 2009.

Jean Carrère, « Enquêtes et plébiscites », *La Revue hebdomadaire*, 29 octobre 1904, p. 551-561.

Jean-Louis Cabanès, « Les banquets littéraires : pompes et circonstances. », *Romantisme*, 137, 2007, p. 61-77.

Marie Carbonnel, « Les écrivains en leur miroir. Jeux et enjeux de l'enquête au sein de la République des Lettres », *Mil Neuf Cent. Revue d'histoire intellectuelle*, 22, 2004, p. 29-58.

Marie Carbonnel, « Le grand spectacle de la littérature : réflexions autour de trois enquêtes génériques », dans *L'Interview d'écrivain (= Lieux littéraires*, 9-10, 2004), Montpellier, 2006, p. 251-275.

Rodolphe Darzens, « Pierrot-reporter », *L'Écho de Paris*, Supplément littéraire illustré, 31 mai 1891, p. 1.

Jean-Luis Diaz, « Le champ littéraire comme champ de bataille », *CONTEXTES*, 19, 2012, article publié en ligne : <http://contextes.revues.org/4943>.

Michel Foucault, *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1969.

Remy de Gourmont, « Les enquêtes littéraires en 1905 » [« Les enquêtes littéraires », *Mercur de France*, janvier 1905], dans *Promenades littéraires. Septième série*, Paris, Mercure de France, 1927, p. 5-18.

Graindorge [Alfred Capus], « Farouche interview », *L'Écho de Paris*, 14 avril 1891, p. 1.

André Hallays, « L'interview », dans *En flânant*, Paris, Société d'édition artistique, 1899, p. 91-111.

Jules Huret, « Enquête sur l'évolution littéraire », *L'Écho de Paris*, 3 mars – 5 juillet 1891 [les citations, extraites du préambule, renvoient au numéro du 3 mars 1891, p. 2].

-----, *Enquête sur l'évolution littéraire* [Paris, Charpentier, 1891], éd. Daniel Grojnowski, Paris, José Corti, 1999.

Dominique Kalifa, « Enquête et 'culture de l'enquête' au XIX^e siècle », *Romantisme*, 149, 2010, p. 3-23.

Philippe Lejeune, *Je est un autre*, Paris, Seuil, 1980.

Henry Leyret, « M. Émile Zola interviewé sur l'interview », *Le Figaro*, 12 janvier 1893, p. 4.

David Martens et Christophe Meurée, *Secrets d'écrivains. Enquête sur les entretiens littéraires*, Bruxelles, Les Impressions Nouvelles, 2014.

Octave Mirbeau, « L'Enquête littéraire », *L'Écho de Paris*, 25 août 1891, p. 1.

Estelle Mouton, « Enquête et interprétation des textes : la critique à la loupe », texte non daté publié en ligne sur le site *Écritures contemporaines*, <http://ecrit-cont.ens-lyon.fr/spip.php?rubrique44>.

Jean Moréas, « Les Décadents » [*Le XIX^e siècle*, 11 août 1885], dans *Les Premières Armes du symbolisme*, Paris, Léon Vannier, 1889, p. 25-30.

Charles Nisard, *Les Gladiateurs de la république des lettres*, Paris, Michel Lévy Frères, 1860.

Florian Peannanech, « Portrait du critique en enquêteur », *Romantisme*, 149, 2010, p. 65-75.

Jean-Marie Seillan, Introduction à Joris-Karl Huysmans, *Interviews*, Paris, Champion, 2002.

----- (éd.), *Enquête sur le roman romanesque (Le Gaulois, 1891)*, Amiens, Centre d'Études du Roman et du Romanesque de l'Université de Picardie, 2005.

-----, « Enquête journalistique et poétique romanesque : l'enquête sur le 'roman romanesque' du *Gaulois* en mai 1891 », dans *L'Interview d'écrivain (= Lieux littéraires, 9-10, 2004)*, Montpellier, 2006, p. 205-223.

Agnès Spiquel, « La légende de la bataille d'*Hernani* », dans Marie Dollé (dir.), *Quel scandale !*, Saint-Denis, Presses de l'Université de Vincennes, 2006, p. 13-27.

Marie-Ève Thérenty, « Sacre de l'événement / sacrifice de l'écrivain. Les enquêtes littéraires dans le quotidien avant l'affaire Dreyfus », dans *L'Interview d'écrivain (= Lieux littéraires, 9-10, 2004)*, Montpellier, 2006, p. 185-203.

Sylvie Triaire, « Paroles d'écrivains au quotidien – subsidiairement, la littérature », dans *L'Interview d'écrivain (= Lieux littéraires, 9-10, 2004)*, Montpellier, 2006, p. 225-249.

Alain Vaillant, « La polémique », dans Dominique Kalifa, Philippe Régner, Marie-Ève Thérenty, Alain Vaillant, *La Civilisation du journal*, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2011, p. 969-978.

Alain Vaillant et Roselyne de Villeneuve (dir.), *Le Rire moderne*, Nanterre, Presses de Paris Ouest, 2013.

Yoan Vérilhac, « Le manifeste littéraire aux temps symbolistes et l'inscription du littéraire dans le médiatique », dans Corinne Saminadayar-Perrin (dir.), *Qu'est-ce qu'un événement littéraire au XIX^e siècle ?*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2008, p. 255-266.